

Charles

Tome 2

Michel CARPONCIN

Michel Carponcin

Charles, tome 2

© Michel Carponcin, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2076-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Être atteint de la soif de l'inconnu,
du désir d'aller au-delà, dont sont
saisis presque tous les hommes qui
savent, qui peuvent et veulent.

Séraphita. Honoré de Balzac

Chapitre I

Quelques jours suffirent pour que tout, insidieusement, reprenne sa place. La mèche de cheveux sur le côté prit le pas sur la frange, le Chino remplaça le jean et la chemise le t-shirt. Cela se fit naturellement. Charles reprenait son allure et à ses habitudes d'avant. Par contre ses états d'âme, eux, ne changeaient pas. Il dissociait ses actes de ses pensées. Il agissait façon Toulousaine et pensait manière Californienne.

La majorité de ses amis Toulousains crurent que ce périple aux États-Unis ne serait dans la vie de Charles qu'une simple parenthèse. En fait, ils n'acceptaient pas la différence. Être différent était pour eux synonyme de remise en question, et se remettre en question était un scénario grotesque et totalement inenvisageable. Le fils de l'avocat ferait droit comme papa, le fils du médecin deviendrait médecin et peu importait si le fils de l'avocat eut préféré être médecin ou inversement. On respectait l'ordre établi.

Parfois au cours de discussions Charles essayait d'élever le débat, orientant la conversation sur la recherche d'un chemin, sur la possibilité d'une autre voie, sur le fait que rien n'était peut-être écrit d'avance et que ça valait au moins la peine d'y penser, d'y réfléchir. Mais face à l'incrédulité qu'il en découlait, Charles avait l'impression de parler un langage étranger, et surtout de parler à des sourds. Il prit alors la juste mesure du précipice qui le séparait de ces zombis et de la difficulté, voire de l'impossibilité à échanger de vraies idées avec de tels handicapés de l'esprit.

Il se sentait impuissant ! Comment faire avec un type de moins de vingt-trois, vingt-quatre ans, qui accepte sans condition, que sa vie soit définitivement tracée pour les cinquante années à venir ? Il n'y a rien à y faire.

Partant de ce constat rédhibitoire, il ne parla plus de ses envies de nouveau monde, de ses espoirs de rencontres improbables, de ses espérances d'amour et

de fraternité, de ses croyances aux maisons ouvertes et à la magnificence que représentent les gens de passage, ceux qui viennent sans prévenir, uniquement pour dire bonjour, pour partager une bière, voire un sourire.

À Toulouse, Charles ne connaissait ni de Lon Roper, ni de John Renard, ses amis Californiens qui s'étaient enrichis de toutes les idées novatrices des années soixante-dix ouvrants la voie à un « vivre autrement ». N'ayant ni l'envie, ni le courage d'expliquer ce qui apparemment semblait inexplicable, il se tut. C'est ainsi que Charles se sentit rapidement seul. À l'euphorie du retour fit place la nostalgie, la contrariété, le déplaisir.

Les jours de semaine il suivait ses cours de Kiné à l'hôpital Purpan, entouré de garçons et de filles plutôt sympas mais dont la seule préoccupation était de savoir où s'installeraient-ils en septembre prochain, une fois leur diplôme en poche. Leur dilemme était soit de s'installer en ville, soit à la campagne. En ville c'était l'assurance de gagner pas mal d'argent en orientant le métier vers l'esthétique ou la relaxation, en banlieue ou à la campagne c'était favoriser le travail congratulant de la rééducation tout en acceptant en contrepartie, d'être bien moins rémunéré. Charles n'était pas convié à ces discussions, ses copains de promo ayant bien compris qu'il évoluait à des années-lumière de leurs tracasseries. Pour eux, Charles n'était qu'un électron libre, une sorte de mec venu d'ailleurs, un illuminé qui voulait un diplôme pour le ranger dans un placard. S'il entretenait de bonnes relations avec les uns et les autres, il n'avait de relations privilégiées avec personne.

Ses week-ends il les passait avec JP et sa petite amie C à Montpellier. Ces moments privilégiés, entouré de ces deux êtres aimés, le revigoraient. Cela ne dura malheureusement pas très longtemps car sur un coup de tête J.P décida de s'expatrier au Maroc. Il avait soi-disant trouvé un filon juteux : la vente d'encyclopédies en Afrique du Nord. JP proposa à Charles de partir avec eux. Il n'en fit rien car ses objectifs étaient tout autres, ses projets bien différents. Ils partirent sans lui, et sans eux il se retrouva esseulé, perdu, paumé.

Les semaines devinrent monotones, interminables, et les dimanches il broyait du noir. La perspective de son prochain voyage en Amérique du Sud ne suffisait plus à compenser son mal-être. C'était trop loin, trop abstrait, il était happé par ce quotidien insipide et n'arrivait pas à trouver le recul nécessaire qui lui aurait

permis d'accepter sereinement cette période transitoire. Il n'avait aucun goût pour ses études, il ne faisait pas de sport et n'était pas encore un lecteur assidu pouvant se perdre et se sauver grâce à la littérature. En désespoir de cause et pour occuper son temps libre il se mit à la recherche d'une table de poker correspondant à ses modestes moyens. Il la trouva dans un bar proche du Grand Rond, à proximité du canal du midi.

En l'espace d'une semaine, il perdit une somme considérable et contracta des dettes pour les deux mois à venir. C'était la goutte d'eau qui fit déborder le vase, il était proche du désespoir.

Mais où était-il passé le Charles flamboyant de retour des USA ? Ou était-il l'aventurier aux grandes espérances ?

Il s'était volatilisé, évaporé, pulvérisé, et ne sachant plus à quel Saint se vouer, à quoi s'accrocher, se rattacher, il prit la résolution de trouver l'âme sœur qui le comprendrait, qui l'aimerait et qu'il aimerait. Ça faisait un peu roman photo, un peu téléfilm du lundi après-midi, mais bon, il fallait coûte que coûte sortir de cette impasse. Plus il la cherchait cette âme sœur, moins il avait l'impression qu'elle pouvait exister. Il sortait quasiment tous les soirs dans les boîtes de nuit à la mode, se grisant de musique et de whisky coca et rentrait souvent au petit matin au bras d'une femme de trente à quarante ans qui ne pouvait malheureusement pas grand-chose à ses problèmes d'existentialisme et à ses états d'âme mélancoliques.

Si Charles avait déjà connu des moments sensiblement identiques lors d'une rupture sentimentale ou après avoir perdu son pécule dans un casino de Reno, c'était toujours pour une cause précise et explicable qu'il avait touché le fond. Mais être ainsi déprimé sans cause apparente était nouveau. Il entra dans l'inconnu et comme l'inconnu est propice à la peur, il était terrifié. Seul dans son coin, il en bavait et attendait bêtement que cela passe. Et cela passa le jour où il fit la connaissance de Chantal.

Installé dans un bar du centre-ville à boire l'apéro avec son pote Gérard, vint s'asseoir à leur table une de ses amies, Chantal. Elle devait avoir plus ou moins le même âge que Charles, elle était très jolie avec sa peau claire, diaphane, ses cheveux blonds qui lui tombaient jusqu'au creux de ses reins, ses yeux bleus, ses pommettes hautes et son cou fin et bien dessiné. Mais ce qui retint

principalement l'attention de Charles fut son regard. Un regard triste et tout à fait désabusé, un regard absent. Chantal ne se mêla pas à leur conversation, elle était là sans être là. Gérard devant s'en aller vaquer à d'autres occupations, Charles lui proposa d'aller partager une Pizza. À son grand étonnement elle ne se fit pas prier et il apprendra plus tard de sa propre confession qu'elle accepta son invitation non pour ses beaux yeux mais uniquement pour faire l'économie d'un repas. Ce que ne savait pas Charles, c'était que Chantal était pauvre.

Dans le milieu social où évoluait Charles, les vrais pauvres étaient une denrée rare. On côtoyait des « pas très riches », mais jamais de vrais pauvres qui ne mangeaient qu'un jour sur deux, qui n'avaient pas les moyens en ce début d'hiver de chauffer leur chambre de bonne et qui s'habillaient d'une même robe et d'un même chandail tous les jours de la semaine. Chantal faisait partie de cette catégorie-là.

Ne mangeant pas à sa faim elle était bien trop maigre, et n'ayant pas les moyens de chauffer son studio, elle avait contracté une bronchite chronique. Elle toussait de façon quasi permanente. Le tableau n'était pas terrible, du pur Zola !

Après dîner, Charles l'invita à boire un verre et lui demanda de lui raconter son histoire. C'était en fait une histoire assez banale qui avait mal démarré et qui d'après elle, n'avait que très peu de chances de s'améliorer. Ses parents avaient divorcé quand elle avait dix ans, elle vécut avec sa mère et ne revit jamais plus son père. Sa mère était serveuse dans un restaurant de quartier à Agen et gagnait juste de quoi payer les factures et le loyer. Leur existence était morose, semblable à tant d'autres mais sans rien de véritablement dramatique. Puis tout s'aggrava quand sa mère rencontra un type de peu de foi qui prit rapidement une place prépondérante dans le couple mère fille. Il ne travaillait pas, buvait plus qu'il ne fallait et Chantal était mortifiée quand elle devait rester seule avec lui dans l'appartement. Cela était malheureusement monnaie courante et quand elle faisait part de ses peurs à sa mère, elle se faisait rabrouer, sa mère faisant partie de ces quelques femmes qui préfèrent donner raison sans partage à leur compagnon plutôt qu'à leur enfant.

Le jour de ses vingt et un ans, sans autre forme de procès, elle quitta l'appartement, ne laissant aucun mot d'explication, ni d'adresse où l'on pourrait la contacter. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait plus aucune nouvelle de sa mère et qu'elle ne voulait surtout pas en avoir. Sa mère l'avait trahi et à ses yeux c'était impardonnable. Elle ne pardonnait pas. Dans un premier temps elle fut

hébergée par une copine dont les parents la prirent en affection. À force de démarches ils arrivèrent à lui obtenir une bourse, ce qui lui permit quelques mois plus tard de louer un studio à Toulouse et de suivre des études d'infirmière. Elle pensait que loin de sa mère et de cet ersatz de beau-père ça irait beaucoup mieux. Mais il n'en fut rien. Elle était brisée, cassée, et semblait avoir déjà perdu toute confiance aux hommes et en la vie.

— Et tu n'as pas trouvé un mec pour t'aider ?

— Les mecs, comme tu dis, ne sont que des machines à baiser.

— Bonjour le romantisme ! Tu n'exagères pas un peu, là ?

— Mais où vois-tu du romantisme dans cette putain de vie, Charles !

Les mecs ils sont tous pareils, ils te racontent de belles histoires car ils ont envie de te baiser et quand ils t'ont bien baisé, ils vont chercher à baiser ailleurs.

— C'est un peu réducteur tout cela Chantal, tu n'as certainement pas eu de chance dans tes expériences amoureuses mais ce n'est pas une raison pour généraliser de la sorte et croire que tous les mecs ne pensent qu'à tirer un coup. Je vois les choses différemment. Je pense que le sexe c'est comme une porte d'entrée, une porte qui bien souvent n'ouvre pas sur grand-chose, mais qui parfois ouvre sur un monde merveilleux, un monde à aucun autre pareil, le monde de l'amour. Et il faut ouvrir autant de portes que nécessaire pour pouvoir un jour, accéder à ce monde de l'amour.

— Je parie que toi aussi, tu as envie de me baiser ?

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que tu me racontes toi aussi de belles histoires, que tu veux me séduire et que je suis tellement conne que je suis prête à les croire toutes ces histoires à la mort moi le nœud. Mais ne te fatigue pas trop, car en fait j'aime bien baiser. Au moins pendant que l'on fait l'amour on oublie ses problèmes et cette putain de vie.

— Waw ! Ce n'est pas terrible tout ça ! C'est triste à en pleurer. Ce n'est pas croyable qu'à seulement vingt-trois ans tu rejettes l'amour, les relations humaines, les hommes et la vie en général.

— Et pourtant c'est comme ça Charles, et je vais te dire autre chose ; dès que